

# PENDEMBU.

Publié en mars 2005, éditions La mare aux livres.

C'est à l'occasion de MAUVES EN NOIR, festival polar de Mauves-sur-Loire (44), qu'a été demandé un texte aux auteurs invités, ainsi qu'aux participants au concours de nouvelles, réservé aux amateurs.

Le thème : George Lamarre, photographe de presse, vivant à Mauves, généreuse, infatigable, rebelle, libre d'esprit, défenderesse de multiples causes perdues...

Ont participé à ce recueil collectif : P. Ayraud, A. Blocier, T. Crifo, A. Devière, F. Graton, L. Lamarche, J-B. Pouy, C. Rome, etc.

« Me taperais bien une petite pipe avant de partir ! » George Lamare aimait choquer. Les regards des convives oscillèrent de droite à gauche, mi-scandalisés, mi-égrillards pour se transformer en yo-yos insaisissables lorsque retentit à la cantonade : « S'il y en a que ça tente... Rendez-vous au salon d'à côté ».

Malgré un menu apte à satisfaire les papilles les plus exigeantes, malgré l'alcool et son pouvoir désinhibant, malgré le plan de table incitatif de cette *Quatrième soirée des trophées de la photographie de presse*, George s'ennuyait ferme et il lui avait fallu réagir, sous peine d'endormissement. Ses pensées vagabondaient entre ce grand hôtel parisien, où elle devait faire bonne figure dans ce microcosme aux conversations convenues, et Mauves-sur-Loire, son port d'attache qui devait s'activer fébrilement pour accueillir, dès le lendemain matin, le festival Mauves en noir. Pour se sortir de ces guimauves de la pensée, le « coup de la pipe » était sa botte de Nevers, l'estocade imparable dont personne, jusqu'alors, n'avait pu se relever. George Lamare triomphait toujours par KO. Jusqu'alors... Car un petit blond fringant, sans doute plus fanfaron que ses voisins, quitta le banquet sur ses talons.

- Hum, hum... fit-il pour attirer l'attention. Bien qu'à trois tables de la vôtre, j'ai entendu votre... comment dirais-je... invitation. Alors... comment dirais-je... me voilà.

George le toisa. Une bonne tête de plus que ce minet des faubourgs, elle ne s'aventurait qu'avec ce qu'elle estimait des « vrais mecs », 1,80 mètre au garrot sinon rien. Les autres mâles qui avaient osé tenter leur chance auprès de cette grande femme s'étaient aussitôt vus affublés de sobriquets sympathiques mais peu valorisants : maquette, porteclés, gadgets ou échantillons... Elle poursuivit le jeu :

- Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? Sors ton engin.

- Co...comment, là ? Mais si quelqu'un arrive ? On ne pourrait pas aller dans un coin plus discret ?

- Où est le blème ? C'est un fumoir, je ne vois pas qui cela pourrait déranger. C'est prévu pour.

Puis, subitement, elle fit mine de comprendre le quiproquo et s'enflamma :

- Dis donc, modèle réduit, rassure moi : tu ne m'aurais pas prise pour ce que je ne suis pas, tout de même ? Figure toi, nabot, que je fumais déjà la pipe que tu étais encore en couche culotte. Un point commun avec Aurore Dupin, ma célèbre « pseudonyme ». Tu connais ?

Il ne connaissait pas. Comme George Lamare était tout sauf méchante, elle entreprit de lui offrir un cours accéléré sur la pipe, ses origines, Saint-Claude et les différents tabacs.

- Tu vois gamin, c'est dans la bruyère que cela prend tout son caractère. Tu saisis ?

Il ne saisissait pas. Ce n'était décidément pas un littéraire. Le regard de George tomba alors sur la bosse impudique du blondinet :

- Dis donc, mon gars, mes explications ne t'ont pas assagi la libido, à ce que je vois. Va donc prendre l'air, ça te calmera les hormones.

Brusquement, le jeune type jeta la main dans sa poche de pantalon, en rejaillit avec un pistolet gros calibre qu'il colla sur l'abdomen de George Lamare.

- C'était donc ça, plaisanta-t-elle. Je savais bien que je n'étais pas faite pour les gnomes fadasses.

- Ta gueule.

Devant la mine ferme et décidée de son agresseur, elle obtempéra. Ce qui n'était pas dans ses habitudes, mais il lui fallait réfléchir à toute allure. Qui était ce type ? Que lui voulait-il ? Le flingue dans les reins, il la dirigea vers l'extérieur et fut contrarié qu'elle le conduise devant une grosse cylindrée rutilante, mais à deux roues seulement.

- J'aurais préféré une bagnole mais tant pis, lâcha-t-il. Je serais encore plus près de toi pour te descendre si tu tentes quoi que ce soit. Allez, en route !

Comme elle s'apprêtait à enfourcher sa machine, son portable se mit à carillonner. Le nain décoloré lui intima de répondre en évitant toute allusion compromettante, sinon... Elle décrocha puis se fit mutine et langoureuse :

- Allô. Ah, c'est toi mon amour !... Oui, tes bras me manquent, mais patience je rentre bien vite, un petit truc à régler et on se retrouve... J'ai envie de toi moi aussi... Je t'aime. A très bientôt, je t'embrasse.

A l'autre bout, le directeur de *Mauves en noir* était sidéré. Sa vieille complice ne s'exprimait pas de cette façon si outrageusement familière. Quelle mouche l'avait donc piquée ? Il l'avait juste contactée pour connaître son heure d'arrivée sur le festival et voilà qu'elle lui débitait des sornettes. Ou alors elle était ivre. Il allait déconnecter lorsqu'il entendit une vague conversation sortir du minuscule téléphone. George avait oublié d'éteindre son portable après son appel. Il porta aussitôt l'appareil à son oreille, les yeux plissés de concentration. Ce qu'il comprit lui glaça le sang, mais comment réagir à quatre cents bornes de distance et à quelques heures du festival ? Surtout garder la tête froide, ne pas raccrocher, prévenir les flics... Son amie était kidnappée et menacée. Il avait nettement entendu le type ordonner : mets en marche et prend la direction de Chartres. « Impec', c'est mon chemin » avait rétorqué George avant que la conversation ne devienne inaudible, couverte par le vrombissement de la moto.

Sortir de Paris en pleine nuit s'avéra d'une facilité déconcertante et quarante cinq minutes lui suffirent pour débarquer sur le parvis de l'immense cathédrale beauceronne. Sans cette ventouse peroxydée dans le dos, George y aurait même pris du plaisir.

Une voiture plongée dans le noir fit deux appels de phares puis redémarra. Le blondinet fit signe à George de la suivre. Quelques kilomètres de petites routes campagnardes plus tard, ils stoppèrent dans un corps de ferme immense. Aussitôt deux

sbires sortirent de l'automobile, s'emparèrent de leur prisonnière sans ménagement et la traînèrent dans un petit hangar attenant à la maison principale.

Au fur et à mesure de son périple, elle avait clairement articulé les noms des villages traversés, le plus près possible de la poche de poitrine où elle avait rangé son portable, priant pour que son épisodique amant ait laissé branché le sien après avoir été intrigué par le grotesque de ses propos. Désormais son salut résidait dans l'autonomie de sa batterie de téléphone. A Mauves-sur-Loire on s'inquiétait surtout du nombre d'unités que le forfait autorisait avant de mettre fin à la communication car, sur un second poste, il répétait ce qu'il comprenait au Commandant de gendarmerie de Chartres.

Dans l'appentis, le blondinet céda son rôle de tourmenteur à un quatrième larron, un grand type chauve aux yeux globuleux qui se donnait des airs de baroudeur avec son pantalon treillis et ses rangers bien cirés. George le reconnut aussitôt :

- Dubernard, espèce d'enfoiré ! Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

- Oh ! Lamare... Calme toi ma grande. On dirait que ça ne te fait pas plaisir de retrouver un vieux collègue. Après tout ce qu'on a bourlingué ensemble, tu me désoles. Te souviens-tu, au moins, de Pendembu ?

Pour s'en souvenir, elle s'en souvenait. Pendembu est le trou du cul du monde, aux fins fonds de la Sierra Leone, à quelques encablures du Libéria. Une poignée d'années auparavant, l'Agence Alpha l'avait envoyée couvrir les guerres tribales qui dégénéraient, mettant à feu et à sang cette partie de l'Afrique. On y massacrait à tour de machette, on violait pour souiller l'ethnie qui n'était pas la sienne, on distribuait des kalachnikovs et des munitions à des gosses de dix ans, on enrôlait des armées de guerriers juvéniles enivrés de violence et assoiffés de sang. Ils détruisirent tout sur leur passage, pillèrent tant et plus, s'adonnèrent à la torture, exécutèrent à tout va, décimèrent des villages entiers...

A Pendembu, la carte de journaliste était plus puissante que les plus puissants talismans de l'ouest Africain. Elle permettait de se déplacer presque partout, elle protégeait des exactions commises sur les populations autochtones, elle procurait respect et considération auprès des victimes qui espéraient témoigner de leur calvaire. Elle était aussi vénérée par les bourreaux, motivés par une seule chose : parader sur les médias de la planète entière pour exhiber leur puissance. Et Dubernard était là. Il travaillait en free lance, des piges ici ou là, mais toujours au plus offrant. Interview, photo ou vidéo... il était de toutes les techniques « pourvu qu'elles rapportent un max » prêchait-il.

Le soir, dans le camp de fortune où se retrouvaient les correspondants de presse opérant dans la région, chacun tentait de vivre quelques instants paisibles pour se détendre de l'effroyable pression du quotidien. Non pas qu'une ration de haricots et une rasade d'alcool d'importation effacent les horreurs qu'ils rapporteraient à leur rédactions, quelles que soient leur lignes éditoriales respectives, mais elles aidaient à vivre un reste d'humanité. Le plus souvent Dubernard se tenait à l'écart.

Le jour de la grande offensive des enfants soldats sur Kailahun, un peu plus au nord de Pendembu, George Lamare arriva bien après l'assaut. Le village était dévasté, des flammes léchaient ce qui restait des baraques incendiées, celles qui tenaient encore debout avaient été méthodiquement pillées, meubles renversés en un capharnaüm indescriptible. Tout ici était mort ou bien en fuite, car le mot d'ordre de tous les clans en conflit était le même : pas de survivant !

Un gémissement parvint à trouer le silence. George se précipita dans sa direction et se trouva nez à nez avec Dubernard, mégot de cigarillo au bec et sourire satisfait. Il avait installé sa camera sur pied, dirigée vers le corps d'une petite gosse d'une douzaine d'années qu'il filmait en continu. Il patientait. Visiblement la gamine avait été violée et laissée pour morte, un bras sectionné d'où suintait le peu de sang qu'il lui restait. « Qu'est-ce que tu fabriques ? » lui avait-elle lancé en furie. Il lui rétorqua benoîtement qu'il filmait l'agonie d'une victime des guerres tribales. S'ensuivit une violente dispute. Elle lui reprocha de ne même pas avoir alerté les secours, pour s'assurer de partir avec ces images dégueulasses à vendre. Il argumenta n'être pas membre de *Médecins du monde*, que son boulot de journaliste était de témoigner, donc il témoignerait. Point barre.

La fillette mourut lorsque George la prit dans ses bras.

Le film de Dubernard fit effectivement la une des JT et lui rapporta un bon pactole. Dans le camp, ils ne furent pas nombreux à fêter ce scoop avec son auteur. Ce journalisme-là, s'il convenait aux patrons de presse avides du sensationnel qui fait de l'audience, écœurait les reporters de terrain qui côtoyaient de trop près la mort, la misère et l'injustice pour la banaliser ainsi... Ils ne s'en remettaient jamais tout à fait.

Quelques jours plus tard, Dubernard ramena des images terribles d'une petite troupe d'enfants soldats, une demi douzaine de mômes pré-pubères armés jusqu'aux dents. Kalachnikovs et armes blanches. Ils torturaient en direct. L'un d'eux écrasait le petit corps d'un nouveau né dans l'ustensile à piler le mil devant sa mère qu'un autre menaçait de son fusil. Et toujours, prenant prétexte du devoir d'informer, Dubernard n'avait rien tenté.

La renommée de Dubernard devint intercontinentale lorsqu'il fut pris en otage par les combattants d'une tribu dont le territoire ancestral était partagé des deux côtés de la frontière entre le Libéria et la Sierra Léone. La géographie politique se fiche bien des coutumes et traditions. Evadé une semaine après son enlèvement, il fit figure de héros de la presse, le symbole des humbles journalistes qui risquent leur peau pour informer, cette fameuse liberté sans laquelle le monde exploserait... Foutaise ! s'était dit George Lamare à cette époque. Elle aurait préféré que cette caricature de reporter ne reparaisse jamais. D'autant que des rumeurs de bidonnage avaient circulé. Un des gamins ayant participé à la surveillance du blanc sans cheveux s'était vanté d'avoir touché quelques dollars des mains mêmes du journaliste pour monter ce bobard. Vu le degré d'alcool et la prise régulière de drogues en tous genres de ces gosses laissés à la pire des sauvageries, personne ne prit ses déclarations au sérieux. Au campement, pourtant, d'aucuns s'étonnèrent que Dubernard fut revenu avec la totalité de son matériel de prise de vue dans un état impeccable, lorsque l'on sait le prix qu'auraient pu en tirer ses ravisseurs. Qui plus est, il réapparut en parfaite santé...

George avait fermement refusé de signer l'appel de soutien lancé par *Journalistes du monde*. Elle en avait assez de ces conventions prétendant qu'un journaliste est obligatoirement bon, compétent, honnête, humaniste et au dessus de tout soupçon. Car elle en avait connu des palanquées de salauds, style Dubernard, qui vendraient leur propre mère pour une minute d'antenne. Combien avait-elle croisé d'idéologues prompts à mettre leur professionnalisme et leurs techniques au service des puissants ? Combien

détournaient la vérité pour faire dire aux faits autre chose que ce qu'ils exprimaient ? Combien de médias, sans pudeur ni éthique, entièrement à la botte de qui les payait... La technologie permet des montages quasi indétectables et les interviews truqués, auprès desquels celui de Castro par Poivre-d'Arvor fait désormais ringard... Il y a aussi des salauds dans le journalisme. Albert Londres doit se retourner dans sa tombe !

Ces minutes de flash back au fond d'une ferme de la Beauce profonde ne furent dérangées que par les aboiements d'un chien dans une ferme au lointain. Du côté de Mauves sur Loire, on n'avait entendu que le nom du type apostrophé par George, pour aussitôt le répéter aux gendarmes avec l'espoir que cela les aide à la délivrer. Ce qui n'expliquait pas pourquoi on la retenait prisonnière. Elle s'énerma :

- Mais qu'est-ce que tu me veux, bon sang ? Pendembu, c'est du passé. Tu as fait ta thune, tu es riche et célèbre sur le dos des petits Africains. Ça ne me concerne pas, tu vois ça avec ce qui te sert de conscience.

- C'est tout simple, ma poule ! Je vais bientôt sortir un super DVD sur ce qui s'est passé là-bas... Des photos, des films, des interviews. Un truc avec promo européenne et coproduit par notre grande chaîne nationale. Il n'est pas question que je me risque dans cette juteuse affaire avec une connasse d'idéaliste de mes deux dans le Landerneau... Tu me suis ?

- Pas vraiment.

- C'est dommage, mais tu es une des rares professionnelles avec qui j'aurais aimé bosser, ma vieille. Seulement tu te la pètes trop « pureté et déontologie ». Ça n'a plus cours de nos jours. Réveille-toi, l'information est un business comme les autres. Les gens ont envie de sang pour se sentir en sécurité, ils ont besoin de saloperies pour se penser généreux, ils veulent des drames pour s'affirmer concernés, ils veulent des bagnoles brûlées dans les cités pour mieux stigmatiser les gosses des autres... S'estimer en danger potentiel légitime leur égoïsme et leur esprit rabougri.

- N'importe quoi.

- En fait, ce qui se passe dans le monde les gens s'en foutent comme de leur première paire de chaussettes, ils ne s'intéressent qu'à leur petite médiocrité, à se rasséréner en lui trouvant un certain confort douillet. Et tout ça, ma grande, grâce à ce que nous leur ramenons des lointaines contrées exotiques dont ils n'ont parfois, jamais entendu parler... Je te le dis comme je le pense : nous faisons œuvre de salubrité publique.

- Mais pourquoi tout ce cinéma ? Il te suffisait de me faire abattre par tes cow-boys.

- J'aurais pu, concéda Dubernard avec cynisme, j'aurais pu. Mais ma joie aurait été incomplète, tu imagines bien. Je voulais que tu saches, avant de nous quitter dans un tragique accident de la route, ce que j'avais fait de toutes ces images, te prouver que cette forme de journalisme a de l'avenir. C'est de la mise en scène, du spectacle, et alors ? Si le public est acheteur, je suis vendeur. Tout le monde est content. Il faut vivre avec son temps.

Profitant d'une minute d'inattention de ses ravisseurs, elle se jeta hors du hangar, enfourcha sa fidèle moto dont elle n'avait pas retiré les clés et mit plein gaz vers la liberté.

Tandis qu'elle filait droit vers l'ouest, elle croisa une compagnie complète de gendarmerie. Elle ne prit pas le temps de les renseigner mais articula un tonitruant merci à sa poche de poitrine.

Le blondinet, lui aussi, avait de bons réflexes. Il sauta dans la voiture garée dans la cour et entreprit une filature serrée. Il avait dû faire des rallyes car il ne lâchait pas la moto devant lui. De temps en temps, dans une courbe plus large, il s'aventurait à tirer au jugé de sa grosse pétoire à bout de bras. En vain. George essayait avant tout de garder son calme et de retrouver un semblant de route avec une indication quelconque tout en tenant son suiveur à une distance respectable. Enfin elle vit apparaître le panneau d'entrée dans Chartres, elle suivit scrupuleusement les flèches menant à l'autoroute, prit son ticket d'entrée, le porte-clés albinos presque sur sa roue arrière.

A peine la barrière passée, elle se retrouva en cinquième en vingt secondes. Il pouvait s'accrocher le gnome !

Profitant enfin du bitume en toute tranquillité, elle s'arrêta pour faire le plein près d'Ancenis et téléphona à son vieux complice qui devait l'attendre avec les croissants. Pas de chance, la batterie avait rendu l'âme.

Comme elle faisait la queue au guichet pour payer son carburant, elle entendit à la radio qu'un journaliste célèbre venait tout juste d'être arrêté aux environs de Chartres, au cours d'une rapide et rocambolesque enquête à plusieurs dimensions. C'était grâce à un nom donné au téléphone que les gendarmes avaient fait le rapprochement avec les Dubernard, vieille famille beauceronne à la réputation sulfureuse. Déjà soupçonné de collaboration durant l'occupation allemande, le clan Dubernard est, aujourd'hui, propriétaire d'une gigantesque exploitation céréalière, très proche des cercles du pouvoir politique et exagérément bénéficiaire des aides européennes à l'agriculture. Inversement proportionnelles à leurs besoins, avaient dénoncé les manifestants des syndicats paysans.

La caissière ne comprit pas vraiment pourquoi la grande dame au blouson de cuir, avec des dreadlocks dans tous les sens marmonna en bourrant sa pipe que, décidément, les chiens ne faisaient pas des chats et bien le bonjour de Pendembu !